Sept sœurs siciliennes sauvent Avignon



Par Odile Quirot
Voir tous ses articles

Publié le 08-07-2014 à 16h48

Jamais un début de festival n'a été aussi morose. Heureusement, on a pu découvrir le travail de la dramaturge Emma Dante.



Manifestation devant le Palais des Papes, le 4 juillet (Sipa)

Le soleil est revenu au Festival d'Avignon. Il était temps. Jamais on n'a assisté à un début de festival aussi morose, aussi si peu festif, y compris dans les rues. Pas de joie pour l'instant dans les parades du Off. Certaines compagnies étaient en grève hier soir.

On a vu hier soir, sous la pluie, le spectacle du brésilien Antonio Araujo, «Dire ce qu'on ne pense pas dans des langues que l'on ne parle pas». Une histoire violente pour temps de crise économique. Une succession de tableaux frappants, jouée à l'Hôtel de la Monnaie, laid, désaffecté. Les acteurs jouent parmi les spectateurs. Intéressant, pas bouleversant.

Heureusement, il y avait Emma Dante et ses «Sœurs Macaluso». Avec cet oratorio familial, Avignon découvre la dramaturge Sicilienne. On a déjà applaudi son théâtre presque pauvre – sans décor, s'entend - au Rond-Point à Paris, notamment. Elle signe le texte, la mise en scène, les costumes. L'histoire de ces sept sœurs Macaluso est un chant terrien, sauvage, incantatoire. Une histoire venue de Sicile assurément, et de partout où les femmes vivent entre elles, sans autre pouvoir que domestique.



Emma Dante
(© Carmine Maringola)

En pantalon et chemisier noir, une fille danse et danse. D'autres surgissent de l'ombre, en rang serré, boule d'énergie collective et sourde. Elles sont habillées en hommes, elles aussi. Elles entourent la danseuse, l'absorbent, la rejettent. La procession muette recommence. Elles prennent une allure guerrière lorsqu'elles s'emparent de boucliers et d'épées de fer blanc, comme en arborent les Pupi, les marionnettes siciliennes traditionnelles.

Soudain, les sept sœurs Macaluso font face public. Elles parlent, ou plutôt jacassent comme des pies. Elles se dévêtissent de leurs costumes de mec. Les voici en petites robes d'été colorées, bon marché, puis en maillot de bain. Elles veulent aller à la mer. Elles en rêvent. Leur petite épopée tient du vaudeville. Elles oublient leurs pastèques au bord de la route, elles arrêtent leur bus pour cause de mal au cœur, bouées coincées autour de la taille. Jusqu'à ce que la fête chipie vire au drame. Elles jouent à qui restera le plus longtemps dans l'eau sans respirer. L'une d'entre elles ne se relève pas.

Chez Emma Dante, les corps n'ont pas froid aux yeux. La plus grosse et laide des sœurs Macaluso passe pour la plus méchante. La chair s'expose dans sa crudité, sa vérité, même mensongère. Sept sœurs sans mère, vous pensez: que de jeux cruels, de haines rentrées et de solitudes réunies. Pas d'hommes à l'horizon. Sauf le père. Il apparaît en nuisette, ses filles n'ayant pas eu le temps de recoudre son pyjama. L'image est très simple: ce père, ce «macho», on le sent fragile, démuni lui aussi. Une de ses filles l'insulte, lui dit qu'il est de la merde.

La merde, il la ramasse effectivement, pour les nourrir: il est éboueur. Mais ne comptez pas sur Emma Dante faire du théâtre social. Une danse là encore emporte tout. La mère morte, très belle, vient tourbillonner amoureusement avec le père. La vie passe. Les sœurs vieillissent. Emma Dante a un ton qui n'appartient qu'à elle. En une heure dix de danse et de théâtre, elle arrive aussi bien à dire leur humanité démunie que leur énergie.

Odile Quirot

Source : bibliobs.nouvelobs.com